

Effractions : le podcast #10. Baptiste Monsaingeon parle de *Freshkills*

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La deuxième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 25 février au 1^{er} mars 2021.



Présentation de *Freshkills* de Lucie Taïeb par Cyril Tavan, bibliothécaire à la Bpi

À son ouverture en 1947, la décharge de Fresh Kills, au sud de New York, ne devait rester en activité que trois ans. En 2001, après avoir accueilli une partie des débris du World Trade Center, Fresh Kills ferme enfin. Entretemps, le site est devenu la plus grande décharge à ciel ouvert du monde. Aujourd'hui, cette enclave d'un millier d'hectares de Staten Island est sur le point d'être recouverte par un immense parc, construit sur les déchets.

C'est autour de ce refoulement du rebut, d'abord dans les marges urbaines puis sous terre, que débute le projet d'écriture de Lucie Taïeb. Découverte par l'autrice dans les pages d'*Outremonde* de Don DeLillo, qui évoque sa présence monstrueuse aux portes de la ville, la décharge apparaît comme une figure du réfoulé. À l'écart mais visible depuis la pointe sud de Manhattan, elle devient un symbole de notre déni de réalité face aux traces que nous laissons sur terre. Enquêtant sur ce lieu hors norme et sur les mutations du tissu urbain qui l'entoure, Lucie Taïeb compose un texte qui, comme son objet d'étude, procède par strates. À mesure que ses recherches progressent, son travail d'élaboration poétique vient se superposer aux discours historiques et techniques glanés dans les archives et les thèses de spécialistes. Cette sédimentation de l'écriture devient à son tour l'image de ce que l'humanité construit sur ses ruines et ses déchets, que ce soit pour en sauvegarder la mémoire ou pour les pousser dans l'oubli. À travers cette mise en forme littéraire de l'enquête, *Freshkills* devient ainsi la preuve tangible de l'impossibilité, pour tout ce que nous cherchons à enfouir, de rester souterrain.

Lecture d'un extrait de *Freshkills* (p.52-53) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

J'avance dans la chaleur étouffante, entrecoupée d'orages, de ce mois de juin. Une brume persistante est descendue sur nous, qui ne semble pas devoir se lever. Je considère la ville en son métabolisme, comme source première de tous les déchets qui, des années durant, alimentèrent Fresh Kills et qu'on emporte désormais vers d'autres lieux. Tout ce qui touche aux poubelles attire mon attention et je repère, d'un quartier à un autre, les prises en charge qui varient, les logos, les uniformes différents pour les cantonniers, qui vident en plein jour et à grande fréquence les poubelles des rues et balaient le trottoir. À plusieurs reprises, je photographie les sacs pleins qui, devant les cafés, jonchent les trottoirs, les quelques camions de collecte qui filent à vive allure. Il y a aussi les récupérateurs, qui travaillent seuls, avec un chariot, et qui ramassent surtout les petites bouteilles d'eau vides pour les réunir dans de grands sacs en plastique.

Entretien avec Baptiste Monsaingeon, sociologue, auteur de *Homo detritus, Critique de la société du déchet*

Cyril Tavan : Pouvez-vous nous présenter la décharge de Fresh Kills et nous dire ce qu'elle a pu avoir de remarquable dans l'histoire du traitement des déchets ?

Baptiste Monsaingeon : Fresh Kills a été très longtemps une décharge emblématique de l'Occident, a fortiori de l'Amérique du Nord, des États-Unis. Elle a souvent été présentée comme la plus grande décharge du monde. Bien souvent, dans les décharges, c'est un argument de promotion à l'envers. On dit toujours : « c'est la plus grande du monde, d'Amérique, d'Europe, etc ». Le fait est que c'est le gigantisme qui séduit d'abord dans l'imaginaire lié à Fresh Kills. Un gigantisme qui est redoublé par l'événement tragique qui marque le début du 21^e siècle, l'effondrement des tours jumelles, dont les débris ont été enfouis dans la décharge de Fresh Kills, après même sa fermeture.

Cyril Tavan : Ce qui frappe aussi quand on lit Lucie Taïeb et les extraits de Don DeLillo, c'est la proximité apparente de Fresh Kills à la ville de New York. Elle explique que, depuis Manhattan, on aperçoit la décharge, ce qui paraît aujourd'hui assez anxiogène. Est-ce quelque chose d'habituel dans l'histoire des décharges ?

Baptiste Monsaingeon : Il est certain que l'histoire des décharges commence par la délimitation des frontières de la ville. Ne serait-ce que pour des raisons étymologiques : on élimine des déchets. La racine d'éliminer c'est *limen*, le seuil. Éliminer, c'est mettre au seuil des espaces de vie, littéralement. Bien souvent, autour de la fin du 19^e siècle, on s'aperçoit que le premier lieu de dépôt se situe à proximité immédiate de la frontière de la ville. Ça peut être à l'extérieur des murs d'enceinte, pour une ville fortifiée. À Paris, c'étaient les faubourgs qui ont commencé à voir s'amonceler un certain nombre de voiries.

Historiquement, c'est donc à la proximité immédiate des villes qu'on entrepose, on espère de façon provisoire, ces déchets, ce qui constitue une sorte d'anneau détritique autour des cœurs de vie. Donc la proximité de Fresh Kills n'est pas si étonnante que cela. Ce qui est particulièrement frappant à New York, c'est encore une fois le gigantisme. On est face à une des plus grandes villes de l'Occident, du point de vue démographique, du point de vue de son activité. De fait, le gigantisme de la ville correspond, en miroir, au gigantisme de cette décharge, qui effectivement s'étend sur plusieurs hectares, à proximité immédiate de la ville.

Cyril Tavan : Aujourd'hui, Fresh Kills est en cours de réhabilitation puisque la décharge est en train d'être recouverte par un grand jardin public. Lucie Taïeb présente ce projet avec un relatif scepticisme. Elle cite notamment des habitants qui disent que, quoi qu'il arrive, ce lieu sera toujours, pour eux, la décharge. De votre point de vue, comment considérez-vous ce genre d'entreprise ? Est-ce forcément une sorte de *greenwashing* ou est-ce qu'on peut vraiment « recycler la terre », puisque c'est le slogan de l'entreprise de réhabilitation ?

Baptiste Monsaïgeon : Recycler la terre, ça me fait penser à une espèce d'ambition, une forme d'hybris, de démesure à l'endroit d'une maîtrise humaine qui serait capable d'aller jusqu'à résoudre, réparer, nettoyer les nuisances, les problèmes, les pollutions qu'elle a engendrés. Une fois de plus, le fait d'installer des éco-parcs, des lieux de loisirs à l'endroit même où se sont entreposés des déchets pendant des décennies voire des siècles, c'est, si ce n'est un invariant, du moins quelque chose qu'on retrouve assez régulièrement. À Paris par exemple, le Jardin des plantes est une ancienne décharge. Les buttes des grands boulevards, ce sont des anciennes décharges. Pourquoi choisit-on des installations qui ne sont pas des bâtiments publics, des écoles, des hôpitaux ? Parce qu'avant tout, une décharge, ça vit bien au-delà du temps de son usage. Les matériaux qui sont à l'intérieur vont se décomposer pendant des décennies, des siècles pour certains d'entre eux, il va y avoir des affaissements de terrain, des petits mouvements, ce qui empêche, du point de vue de la sécurité publique, d'installer des bâtiments ou d'urbaniser ces espaces-là.

J'ai été très sensible à la façon dont Lucie Taïeb décrit cet effacement, cette idée de transformer un espace de dépôt, profondément pollué sur le temps long par ces différentes strates, qui ressemble à une nouvelle décharge contrôlée, qu'on mettrait par-dessus l'ancienne... Elle parle aussi de ce film plastique, ces éco-bâches qu'on utilise souvent pour clôturer les décharges contrôlées, qui viennent comme fermer le couvercle d'une poubelle gigantesque pour nous permettre d'oublier ce qu'il y a en-dessous. On oublie d'autant mieux qu'on met par-dessus quelque chose qui donne un autre horizon. On essaie, par le contraste très fort entre décharge et espace naturel, d'effacer une mémoire, qui est celle de cette mise au rebut régulière, quotidienne, perpétuelle.

Cyril Tavan : C'est la question qui est posée en couverture de *Freshkills* : « Dans quel monde vivons-nous lorsque les déchets sont absents de notre champ de vision, et pourtant omniprésents ? » Vous qui avez travaillé sur la sociologie du déchet, comment peut-on envisager ce rapport paradoxal entre l'omniprésence du déchet et son invisibilité, et que pensez-vous de l'analyse qu'en fait Lucie Taïeb ?

Baptiste Monsaïgeon : J'ai été plus que séduit par la façon dont Lucie Taïeb raconte cette histoire de l'oubli du déchet. J'avais rencontré Lucie Taïeb en tant que chercheuse et je n'avais jamais, jusqu'à aujourd'hui, lu son œuvre littéraire. J'ai le sentiment qu'à travers ce

texte-là passent plus de choses que dans un texte de sciences sociales, souvent mal écrit, alambiqué, plein de chiffres... Il y a quelque chose qui circule très bien dans ce texte et notamment à travers ce que vous décrivez, ce mouvement de déni de l'ordure. Il faut mettre en histoire ce mouvement de dénégation. On n'a pas, de tous temps, oublié et mis de côté nos déchets. L'omniprésence des restes, des déchets, c'est plutôt ça, l'invariant sociologique.

On pourrait parler du fait que les restes, les êtres vivants en produisent toujours. Nous sommes des machines excrémentielles, on produit en permanence de la merde, pour le dire simplement. Et quand on meurt, on devient nous-mêmes un reste, un cadavre. Il y a une rupture historique importante, fin 19^e début 20^e. Avant ça, le déchet est présent dans l'espace urbain, les habitants ont avec lui une sorte d'habitude de fréquentation, de sensibilité, on perçoit les odeurs de ces ordures, de cette merde, de ces vidanges, de ces eaux noires... L'hygiénisme, qui devient dominant d'un point de vue idéologique et politique à la fin du 19^e siècle, va largement contribuer à invisibiliser l'ordure. Notamment à travers cet objet technique célèbre qu'est la poubelle. La poubelle, en un sens, est notre berceau à nous, les jeteurs modernes. On apprend avec cet objet technique, quotidien, d'une banalité affligeante, présent dans tous nos foyers, à enfermer l'ordure, à la contrôler, à la domestiquer, au sens fort du terme. Le préfet Poubelle va ajouter, au début du 20^e siècle, un couvercle à cet objet. Le couvercle de la poubelle, c'est précisément ce geste d'enfermement de l'ordure et le geste final qui permet d'asseoir cette logique de maîtrise. On enferme la poubelle dans des boîtes pour mieux l'oublier, en un sens. On pourrait faire une comparaison un peu alambiquée avec les archives ou les réserves de musées, qui ont aussi cette fonction de conservation pour l'oubli. Ce qui est conservé au musée, on sait que ça le sera, donc on peut ne plus y penser. C'est bien géré. Dans un mouvement, si ce n'est opposé, du moins peut-être parallèle, quelque chose se joue dans la mécanique mémorielle à l'endroit des déchets qui est précisément lié à cette possibilité d'oublier, puisque le déchet n'est plus visible.

Cyril Tavan : Don DeLillo, quand il raconte la visite de son personnage à Fresh Kills, parle d'une initiation presque mystique, en tout cas, c'est une découverte. Lucie Taïeb, elle, parle de voiles qui se déchirent et lui révèlent la petitesse de nos actes pour essayer de réduire l'importance de nos déchets. Vous, vous écrivez dans *Homo detritus* que vous voulez contribuer à « rendre davantage intelligible les processus qui se jouent dans la mémoire de nos vide-ordures ». On voit très bien les liens qui peuvent s'établir entre vos démarches, qui en fait s'opposent à cet enfouissement, à cet oubli programmé. Alors aujourd'hui, que peut-on faire pour s'opposer à cet oubli, et est-ce que Fresh Kills et sa transformation en parc n'est pas précisément un symbole de cette impossibilité de s'opposer à ce mouvement d'oubli ?

Baptiste Monsaingeon : Je ne sais pas si moi, je m'oppose littéralement à l'oubli... J'ai le sentiment que le mouvement d'oubli est nécessaire. Je pense toujours à cette nouvelle de Borges, *Funes ou la Mémoire*, avec cet homme qui retient tout et qui meurt de tout connaître et de tout avoir mémorisé. Je pense qu'il y a dans le déchet, et dans l'oubli du déchet, quelque chose, je ne vais pas dire de vital, mais qu'il me semble important de préserver. Le fait de ne rien oublier, qui serait l'inverse de l'oubli total, aurait quelque chose de totalitaire ou d'extrême.

En revanche, ce qui est assez intéressant c'est de voir comment, en cent cinquante ans, on a grandement raffiné notre façon d'oublier les déchets, de les déléguer et de ne plus connaître avec eux une relation empirique directe. Montrer comment ce mouvement d'hygiénisme a creusé quelque chose de l'histoire de l'Occident en nous séparant de plus en plus d'une matérialité, essentiellement organique, puisque c'est celle-là qui souille dans la poubelle, c'est celle-là qui pue, qui est gluante, intempestive. C'est ce qui nous a fait oublier que cette matière pestilentielle, putrescible était en un sens, pour reprendre une expression de Françoise Héritier, comme le sel de la vie. Il y a fondamentalement quelque chose dans le déchet organique qui est incompatible avec l'idée de pouvoir l'abandonner. Le soustraire au monde, c'est un acte incompréhensible. L'idée d'enfermer des déchets organiques dans des cuves de béton a quelque chose d'insensé. Pour lutter contre ce mouvement de déni, j'invite souvent à penser cette figure historique importante qu'est le chiffonnier. Le chiffonnier, c'était l'artisan, le praticien premier de la gestion des déchets, qu'on n'appelait pas comme tel au 19^e siècle, mais qui était un acteur de la mise en circulation de ces restes entre les producteurs, les consommateurs, les habitants des villes et les paysans périurbains, les industries du papier, les fabricants de savon... Ils étaient ces véhicules humains qui pouvaient sélectionner dans un tas d'ordures ce qui pouvait resservir, ce qui pouvait être revendu, avoir un second usage.

Cyril Tavan : La figure du chiffonnier est particulièrement intéressante, pour revenir à Lucie Taïeb, puisqu'à travers Walter Benjamin et *Le Chiffonnier de Paris*, c'est devenu une figure de la littérature, de la poésie. Le chiffonnier, c'est celui qui récupère pour créer littérairement.

Baptiste Monsaingeon : Absolument. Il y a eu, dans mon travail d'enquête autour de cette question du déchet, un moment où j'ai basculé vers la figure du chiffonnier, grâce à un de mes amis et collègues, Marc Berdet, qui a écrit une thèse remarquée sur *Le Chiffonnier de Paris* et les passages parisiens. Il y a une réflexion sur la façon dont Benjamin, à la fin de sa vie, invente une nouvelle figure de savant à travers celle du chiffonnier. Ce n'est pas un flâneur. Le chiffonnier a cette démarche boiteuse, il marche dans la rue, il éructe un peu et il sélectionne des fragments éparpillés du temps pour reconstituer quelque chose d'une critique du monde autour de lui, d'une critique du monde capitaliste en l'occurrence, qui lui semble littéralement invivable. De fait, je me suis identifié à cette figure du chiffonnier, dans le sens où le travail d'enquête de terrain, c'est une sorte de travail de glanage sur ce même mode, où on vient collecter ici et là des fragments textuels, des fragments d'entretiens, ou des fragments de matières, qui nous révèlent quelque chose du monde.

Crédits :

Cet épisode a été préparé par Cyril Tavan.

Merci aux éditions La Contre Allée.

Lecture par Denis Cordazzo

Réalisation : Michel Bourzeix et Soizic Cadio

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.